

Histoire et mythe dans les romans de Tristan au Moyen Âge

Notons d'abord que la référence historique est absente de la matière tristanienne médiévale en son début et à sa fin ; le *Tristrant* d'Eilhart von Oberge, des années 1170, n'en porte pas trace, et le *Tristan* en prose du XIII^e siècle, comme le *Sir Tristrem* du XIV^e, ne situe pas précisément dans le temps le règne du roi Marc. C'est donc non pas avec la « version commune », mais avec la « version courtoise » que les auteurs ancrent la matière narrative dans l'Histoire ou la pseudo-Histoire. Les romans de Thomas de Bretagne et de Gottfried de Strasbourg ne sont certes pas des romans antiques, mais ces poètes savent exploiter comme les clercs la référence antique, les matières de Rome et de la Grèce, manifestement valorisante à leurs yeux. Dans ces deux œuvres, les références historiques vont servir de cadre très élaboré à l'intérieur duquel se déroule l'action romanesque et mythique. Très lâche, cette trame historique est empruntée à Geoffroi de Monmouth et à Wace, la geste de Marc et de Tristan étant à sa manière un décalque de la geste d'Arthur.

Dans l'histoire qui oppose l'Angleterre à l'Irlande, la *Saga*, donc Thomas de Bretagne, situe autrefois un premier tribut payé au roi de Rome¹. Puis il y eut un tribut payé à l'Irlande ; les Irlandais aimaient beaucoup les Anglais, car le roi d'Angleterre d'alors, on ne sait trop qui, n'était pas parvenu, bien qu'il s'y fût essayé, à se défaire de la puissance irlandaise : ce roi n'avait pas été capable de se défendre². Gottfried ne reprend pas le motif du premier tribut

1 — *Tristrants Saga ok Isondar*, éd. et trad. par E. Kölbing, Henninger, Heilbronn, 1878, XXVI : « En hinn fyrri skattr var goerr Romakonungi ».

2 — *Ibidem* : « thvi(at) Engliskonungr, er tha var, kunni ei at verja sik veryandi ».

payé à Rome et précise que ce roi qui n'avait pas su se défendre était Marc alors qu'il n'était qu'un enfant³. Eilhart précisait que Marc, jeune roi⁴, ne faisait aucun cas du tribut réclamé par l'Irlande et payé au Morold par tous les pays voisins ; ce dernier décide donc de contraindre Marc à le faire (v. 377-384). Plus précis, Gottfried classe en trois périodes la carrière de Marc : *infans*, Marc se laisse extorquer le tribut par l'Irlande ; *junior*, il réunit les petits royaumes créés après la conquête anglo-saxonne (v. 437-445) ; *senior*, il se libère du tribut d'Irlande par l'intermédiaire de son neveu Tristan. Ce tribut était dû à Gurmun, né en Afrique où son père était roi (v. 5883-84). Trop assoiffé de pouvoir, Gurmun ne veut pas partager le pouvoir avec son frère, envahit l'Irlande et en devient le roi contre le gré des Irlandais. Il épouse alors Yseut et prend le frère de cette dernière, le Morold, pour champion (v. 5888-91). Gottfried ajoute que Gurmun sera propriétaire de tout ce qu'il conquerra, et ce en accord avec Rome, dont il reconnaît la souveraineté (v. 5909-5911 et 5991-6002). Gottfried partageait en plusieurs périodes la carrière de Marc ; il en fait autant pour la domination de la Cornouailles. La grotte des amants y avait été creusée à l'époque de la domination païenne, alors que les géants régnaient en Cornouailles⁵. Et ces géants régnaient avant l'arrivée de Corynaeus, *vor Corineis jaren* (v. 166961) ; ce héros de l'*Enéide* virgilienne réapparaît dès 1138 chez Geoffroi de Monmouth dans son *Historia regum Britanniae* ; accompagnant Brutus en Cornouailles, il en est le héros éponyme⁶, le fondateur légendaire d'avant le règne de Marc.

Le cadre historique proposé par Gottfried pour Marc et la Cornouailles reprend donc les références pseudo-historiques proposées par Geoffroi et Wace pour Arthur et l'Angleterre. Arthur y devait pour la Grande-Bretagne un tribut à Rome depuis Jules César⁷. Coryneus y est le héros fondateur de la Cornouailles comme Brutus l'est de la Bretagne. Arthur y lutte enfin contre les Saxons et aussi contre Rome, puisqu'il décide d'aller affronter Rome et envahit à cet effet la Gaule⁸. La geste arthurienne reposait certes

3 — Gottfried de Strasbourg, *Tristan und Isolde*, éd. Fr. Ranke, Weidmann, Dublin-Zurich, 1930, v. 5927 : « do was aber Marke ein kint ».

4 — Eilhart von Oberg, *Tristrant*, éd. et trad. par D. Buschinger, Kümmerle, Göppingen, 1976, Göppinger Arbeiten zur Germanistik 102, v. 372 « Marck der kunig junge ».

5 — Gottfried, *op. cit.*, v. 16692 : « do risen da herren waren ».

6 — *The Historia Regum Britannie of Geoffroy of Monmouth*, éd. M. Wright, D.S. Brewer, Cambridge, 1988, 18, p. 11.

7 — Wace, *Brut*, v. 1849-54, in *La geste du roi Arthur*, éd. et trad. E. Baumgartner, Union Générale d'Editions, Paris, 1993.

8 — *Ibidem*, v. 1795-2038.

pour partie sur l'Histoire, puisque Jules César avait mené en 55 une première incursion en Grande Bretagne, qui fut en partie conquise plus tard par l'empereur Claude en l'an 85 de notre ère. Mais la lutte d'Arthur contre les Saxons, qui renvoie historiquement au VI^e siècle, se concilie mal avec la lutte contre Rome, qui ne peut pas renvoyer plus tard qu'à la fin du IV^e siècle. La matière légendaire juxtaposait donc deux époques chronologiquement inconciliables. Or Gottfried conserve cette même juxtaposition. Marc en effet a réuni la Cornouailles et l'Angleterre (v. 425-426) ; la Cornouailles est son bien héréditaire ; il possède l'Angleterre depuis que les Saxons ont chassé les Bretons, la Bretagne devant par l'occupation des Angles l'Angleterre (v. 427 et 429-436). Marc a donc réuni les petits royaumes d'Angleterre après l'invasion anglo-saxonne. Mais le roi d'Irlande, Gurmun, a conclu une alliance avec Rome, ce qui est une nouveauté dans les romans de Tristan. Décalque de la geste arthurienne, la matière tristanienne juxtapose même le VI^e siècle des Angles et des Saxons et l'extrême fin du IV^e siècle pour l'Empire romain, qui disparaît en 395.

Ce qui compte le plus dans ces deux histoires similaires, c'est l'idée de libération. Arthur se rebelle contre Rome et commence par envahir la Gaule, l'extrême fin occidentale de l'occupation romaine, pensant poursuivre son expédition jusqu'à Rome. Tristan de même se rebelle contre le Morold venu d'Irlande, extrême fin occidentale de l'influence romaine par le pacte qui associe Rome et Gurmun. C'est la même logique interne de la libération, aux confins occidentaux de l'empire romain. Arthur parvient à faire trembler Rome, et il ne sera plus question du tribut dans la matière arthurienne. Tristan de même libère la Cornouailles du tribut. L'idée qui sous-tend cette double libération, c'est la rupture, la fin d'un temps, celui de l'Antiquité, et l'avènement d'un temps nouveau. En faisant durer Rome un siècle de plus que l'Histoire, Marc et Tristan se trouvent au temps de cette cassure et appartiennent de ce fait à un moment exemplaire. Cette élasticité du temps de l'Histoire permet de mieux faire apparaître les lignes de faille dans une période de transition. Arthur voulait mettre fin à l'occupation romaine ; à son image, Tristan y parvient en triomphant de l'Irlande du fait que l'image de l'impérialisme de Rome est transférée chez Gottfried sur l'Irlande, qui donc devient le symbole de l'oppression romaine. Dans cette pseudo-Histoire, les Celtes se libèrent du pouvoir de Rome et se créent une image que l'Histoire ne leur avait pas donnée.

Cette succession de pouvoir appartient en fait au cadre de la translation du pouvoir, la *translatio regni*, qui joua un si grand rôle

dans l'imaginaire dynastique et romanesque du moyen âge européen. Le Coryneus de Gottfried appartenait à l'Antiquité gréco-romaine et renvoyait à Priam, son ancêtre, donc à Troie, berceau des translations occidentales. Avec l'*Enéide* virgilienne, le *Roman d'Eneas* français et l'adaptation qu'en fit vers 1190 Heinrich von Veldeke, l'*Eneit* allemande, Enée quitte Troie pour aller au Latium. On sait que l'Empire romain germanique, chargé d'assurer la continuité de l'Empire romain, avait même bâti sa légitimité sur la théorie des quatre grandes monarchies évoquées dans les deux visions de Daniel 2 et 7. Les autres bêtes que Daniel avait vu sortir de la mer et dans lesquelles il avait reconnu les quatre grands états qui firent l'histoire du monde furent vite assimilées aux grands empires païens, Babylone, la monarchie médo-perse, les états macédoniens et l'Empire romain. Saint Jérôme, dans le commentaire qu'il fit des visions de Daniel, consacra pour tout le Moyen Âge cette théorie des quatre *regna*. Lancé pour la première fois au XI^e siècle par l'auteur de la vie de saint Willehad, le terme de translation de l'empire, la *translatio imperii*, connut dans la querelle des Investitures et dans l'historiographie du XII^e siècle un prodigieux développement⁹. Dans ce transfert de puissance, qui était devenu le fil conducteur de la philosophie médiévale de l'histoire, il faut noter que la position de Troie était paradoxale. La guerre de Troie avait en effet eu lieu environ au XIII^e siècle avant Jésus-Christ, à l'époque donc du premier *regnum*, celui de Babylone, des Assyriens ou encore des Chaldéens. Mais du fait qu'elle renvoyait aux temps héroïques de la Grèce, cette guerre appartenait pour l'imaginaire médiéval aux titulaires de la troisième monarchie, aux Macédoniens et aux Grecs. L'élasticité de l'Histoire, commune aux matières d'Arthur et de Marc, avait en fait pour modèle et précédent l'étiement du temps historique de la translation troyenne. Ce n'est pas sans raison que Heinrich von Veldeke adapta sous le règne de Barberousse le *Roman d'Eneas*. La dernière des translations intéressait en effet tout particulièrement les Impériaux qui, comme le relate la chronique de Fredegar dès le VII^e siècle, faisaient descendre les Francs des Troyens. La version qu'en donnait au siècle suivant le *Liber Historiae Francorum*¹⁰, reprise vers 1080 dans l'*Annolied*¹¹ et vers le milieu du XII^e siècle par l'oncle même de

9 — F. Folz, *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval*, Paris, 1950, pp. 187-188 et 272-273.

10 — Fr. Graus, « Troja und trojanische Herkunftssage im Mittelalter », in *Kontinuität und Transformation der Antike im Mittelalter*, Veröffentlichung der Kongressakten zum Freiburger Symposium des Mediävistenverbandes, Sigmaringen, 1989, pp. 25-43.

11 — E. Nellmann, *Die Reichsidee in deutschen Dichtungen der Salier und frühen Stauferzeit*, Philologische Studien und Quellen 16, Berlin, 1963, pp. 50-67.

Barberousse, Otton de Freising, relatait comment la lignée royale de Priam se divisait en deux branches, celle d'Anchise et d'Enée, dont furent issus les Romains, et celle de Priam le Jeune et d'Anténor, dont descendirent les Francs : après être passés en Pannonie, cette région danubienne d'Europe Centrale où ils avaient fondé la ville de Sicambria, ces autres descendants de Troyens s'étaient fixés sur les bords du Rhin, et leur chef Francio y avait fondé une petite Troie. La légende des origines associait ainsi étroitement le destin des Francs et celui des Romains dont ils pérennisèrent l'Empire¹².

C'est sur ces mêmes modèles que les Anglo-Normands imaginèrent leur translation celtique avec Brutus en Bretagne et Coryneus en Cornouailles, deux aspects complémentaires et contemporains d'une même translation d'origine troyenne. Les deux nouveaux pouvoirs d'Arthur et de Marc sont donc bien issus d'une translation à la suite de laquelle Marc semble descendre de Coryneus. Il en va de même pour Tristan. Ce n'est pas par hasard si Gottfried transfère sur l'adoubement du jeune héros les traits qu'il emprunte à l'armement d'Eneas dans l'*Eneït* de Veldeke, repris lui-même de l'*Eneas* français et de l'*Eneïde* virgilienne¹³, tant il est vrai que Tristan est pour le poète comme un nouvel Enée. Il est remarquable à cet égard que Gottfried gomme la référence à Brutus lorsqu'il évoque la réunification de la Cornouailles et de l'Angleterre : pour lui les Bretons ont été vaincus par les Saxons ; Marc et Tristan sont donc les vrais porteurs d'espérance. C'est l'originalité du *Tristan* gottfriedien vis-à-vis d'Arthur. Le poète emprunte certes le cadre pseudo-Historique de la translation à la matière arthurienne, mais il la subordonne à la matière tristanienne en ne retenant que Coryneus. Il est remarquable encore que la translation anglo-normande emprunte son tropisme à la grande translation troyenne. Enée venait de l'Est troyen vers l'Ouest latin. Francio s'établissait aussi à l'Ouest, plus à l'ouest encore, sur les rives du Rhin. La double translation insulaire imaginée par Geoffroi et par Wace reprenait ce sens de l'Histoire en en accentuant le tropisme ; c'est plus à l'Ouest encore, en Grande Bretagne, que viennent Brutus et Coryneus. Les matières arthurienne et tristanienne se

12 — J.-M. Pastré, « L'Empire et Troie : les enjeux politiques et littéraires de la *translation regni* », in *Troie au Moyen Âge, Bien dire et bien apprendre* 10, Lille, 1992, pp. 119-128. Idem, « *La translation studii et regni* à la lumière des romans d'Enée et de Tristan au Moyen Âge », in *L'antiquité dans la culture européenne du Moyen Âge*, Wodan 75, Greifswald, 1998, pp. 261-268.

13 — Gottfried, *op. cit.*, v. 4547-4974. Voir notre article « L'adoubement de Tristan : la structure tripartite d'armure et de vêture chez Gottfried de Strasbourg », *PRISMA* VII, 6/1 (janvier-juin 1991), pp. 99-106.

situent donc aux confins occidentaux des translations. C'est là que se situent les enjeux ultimes de ces dernières et là qu'on assiste aux derniers soubresauts de l'occupation romaine. Il est à noter que Tristan lui-même accompagne dans sa carrière héroïque ce même mouvement d'Est en Ouest, de la Petite Bretagne de sa naissance en Cornouailles, puis de Cornouailles en Irlande, à l'extrême Ouest du territoire tristanien. Notons encore qu'à la notion de *translatio regni* s'associe toujours l'idée de *renovatio*. Arthur déjà prenait les traits du héros civilisateur en affrontant victorieusement le géant violeur du Mont Saint-Michel¹⁴ et atteignait le niveau de Brutus, premier héros civilisateur de Grande-Bretagne. Tristan accomplit le même genre de haut fait par sa victoire sur le Morold et sur le dragon. Mais il fait plus encore en apportant à la Cornouailles et à l'Irlande les éléments d'un renouveau musical et poétique. Ce sont les lais, le chant et l'accompagnement musical du Tristan de la version courtoise¹⁵, et c'était déjà dans la version commune l'invention tristanienne de la pêche à la ligne et de la chasse¹⁶.

À l'image de la translation latine, la translation impériale germanique fait descendre les Francs des fils de Priam. Il en va de même pour le Corynaeus de Virgile, héros troyen. Les médiévaux anglo-normands infléchirent cette tradition en faisant de Coryneus le compagnon de Brutus, arrière-petit-fils d'Enée. Le point de départ de la translation est donc Rome qui, par ces deux Romains, a essaimé plus à l'Ouest. La double translation anglaise s'insère ainsi elle-même dans la translation latine. Il en résulte un choc des translations ; l'épanouissement de la translation cornouaillaise et bretonne est entravée par l'occupation romaine, conséquence expansionniste de la translation romaine. Les rameaux sont ainsi en guerre contre le tronc dont ils sont pourtant issus. Les conflits qui opposent Arthur et Marc à la puissance romaine se déroulent en fait dans ce cadre de guerres intestines. Rome doit donc disparaître, ou du moins s'effacer et reculer pour que se développent ces rameaux. Arthur part en guerre contre Rome et libère la Gaule occupée de son joug, de même que Tristan libère la Cornouailles de son oncle en la libérant du tribut dû à Rome par l'intermédiaire de l'Irlande de Gurmun. Il fallait que Troie fût détruite pour que ses maîtres aillent recréer ailleurs une nouvelle Troie et opé-

14 — *Saga*, *op. cit.*, LXXVIII.

15 — J.-M. Pastré : « Tristan musagète », in *Europäische Literaturen im Mittelalter*, Wodan 30, Greifswald, 1994, pp. 321-331. Idem, « Le lai d'Orphée, le mabinogi de Pwyll et la matière de Tristan au Moyen Âge », *Médiévales* 3, Université de Picardie. Jules Verne, Amiens, 2001, pp. 258-269.

16 — *Eilhart*, *op. cit.*, v. 4538-47.

rer les translations. Il fallait de même que Rome fût détruite pour que le Saint Empire germanique pût devenir Romain. La particularité de la double translation créée par les Anglo-normands réside dans le fait que l'extrême Ouest insulaire est à la fois le lieu d'aboutissement de la translation romaine et le lieu de l'interruption de la domination de Rome. L'imaginaire poétique veut ainsi que l'Irlande, qui pourtant ne fut jamais occupée par les Romains, devienne le point ultime de la logique d'expansion romaine à l'Ouest : le symbole va plus loin que l'Histoire. Il était logique que, dans cet imaginaire, l'Irlande, parce qu'elle n'avait jamais été occupée, devînt l'occupant et représentât Rome. La même logique veut que l'Irlande n'y soit pas objet de la translation de pouvoir : elle ne fait qu'en bénéficier par association, par le mariage de Marc et de la princesse irlandaise Yseut. Occupation et translation, toutes deux présentes dans la narration tristanienne, sont en fait anti-thétiques et leur conjonction aura de funestes effets.

La notion de translation implique l'idée qu'un pouvoir doit mourir pour qu'en renaisse ailleurs un autre. La narration arthurienne et tristanienne juxtapose par ailleurs le ^{vi}e et le ^{iv}e siècle. L'Histoire aurait voulu que l'Empire à qui les tributs étaient dus fût le Bas-Empire, qui persistait à vouloir assurer à Byzance la pérennité de l'Empire de Rome. L'Histoire permettait de fait que l'on citât Byzance à la place de Rome dans les affaires d'Irlande et de Gurmun. Il pouvait en effet s'agir d'un descendant du souverain vandale d'Afrique du Nord, Genséric, mort en 477. Exclu de la succession au trône, il quitta l'Afrique et créa vers 500 un royaume de peu de durée dans le domaine celtique insulaire. Or il se réclamait d'une légitimation par l'empereur byzantin Zéno¹⁷. Mais la double translation celtique insulaire ignore Byzance. À juste titre, puisqu'il fallait faire disparaître l'Empire de Rome pour que s'épanouissent les rameaux d'Angleterre. Gottfried de fait ne mentionne pas le Bas-Empire. Il est vrai que les Impériaux nourrissaient pour ces mêmes raisons une profonde hostilité vis-à-vis de Constantin et de ses successeurs. Alors que Gautier d'Arras mentionnait deux empires et faisait résider Éracle à Constantinople, l'auteur de l'*Eraclius* allemand ne reconnaît vers 1200 qu'un seul Empire depuis Charlemagne, le basileus n'étant pour lui qu'un roi comme les autres¹⁸. Vers 1150, l'auteur de la *Kaiserchronik* était allé plus loin encore : l'Empire fut et resta romain, jamais il n'y eut pour lui de déplacement de l'Empire chez les Grecs, seuls les

17 — *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, Gallimard, Paris, 1995, note 466 de la page 1433, rédigée par D. Buschinger.

18 — E. Nellmann, *op. cit.*, pp. 28-30.

Francs ayant assuré après Rome la continuité de l'Empire. Les médiévaux appellent donc dans leurs romans Rome ce qui subsistait certes encore, mais sous la forme de Bysance. Cette habileté permettait à la fois de respecter l'Histoire dans son principe et de la déformer au profit de l'idée de la translation occidentale. Les poètes retouchent ainsi l'Histoire et la façonnent selon les besoins de l'idée qu'ils défendent. Il n'y a pas d'anachronisme au sens strict du terme, mais le jeu subtil de clercs soucieux de magnifier les Celtes insulaires, et de poètes enclins à exploiter l'Histoire pour en mieux faire apparaître les ruptures à travers les exploits héroïques d'Arthur ou de Tristan.

Dans la première partie de sa carrière héroïque, Tristan, héros civilisateur et libérateur, parachève les translations occidentales. Les hauts faits du Tristan guerrier le rangent parmi les figures du régime diurne durandien. Les victoires de Tristan le conduisent d'Est en Ouest, vers le couchant, tout comme la valeur culturelle qu'il procure le conduit de Bretagne en Cornouailles, puis de Cornouailles en Irlande. La partie héroïque de sa carrière pousse irrésistiblement, étape après étape, le héros vers l'Ouest. Aux vers 8601-8628 de son *Tristan*, Gottfried conteste la version pourtant si révélatrice d'Eilhart (v. 1381ss.) selon laquelle une hirondelle partie de Cornouailles rapporte d'Irlande un cheveu d'or qu'elle y trouva. Le motif préfigure pourtant admirablement ce que sera désormais la carrière de Tristan, un retour d'Irlande avec Yseut. Tout s'inverse en effet avec l'épisode du dragon d'Irlande et avec la scène du philtre qui en découle directement. C. Cahné avait bien vu cette coupure entre les deux grands moments de l'histoire de Tristan¹⁹, et M. Cazenave avait bien senti qu'un double itinéraire inversé caractérisait la carrière du héros²⁰. Dans le premier grand moment de sa carrière, Tristan vient donner à la Cornouailles et à l'Irlande les arts et les techniques. Au retour d'Irlande, c'est Yseut, la femme, qui initie Tristan. La relation entre le donateur et le destinataire est inversée : Tristan donnait à la princesse irlandaise un surplus de culture, l'Irlande donne par méprise à Tristan la femme et l'amour. Le registre auquel appartient le don est aussi différent que le sens du don : à la lutte armée qui marquait le Tristan de Cornouailles s'oppose la passion amoureuse. La carrière du héros le conduira désormais d'Ouest en Est. Au mythe du héros civilisateur va succéder le mythe proprement tristanien, celui des amours avec Yseut. On sait que chez Bérout les amants boi-

19 — C. Cahné, *Le philtre et le venin dans Tristan et Yseut*, Nizet, Paris, 1975, p. 62.

20 M. Cazenave, *La subversion de l'âme. Mythanalyse de l'histoire de Tristan et Yseut*, Seghers, Paris, 1981, pp. 169-170.

vent le philtre à la Saint-Jean d'été. Au solstice, tout bascule, les jours cessent de croître, le soleil amorce après six mois d'ascension un lent et aussi long déclin de sa course. Avec Yseut commence de même la carrière déclinante de Tristan. Si la carrière du héros s'inscrit en termes solaires, si une nouvelle carrière s'ouvre à Tristan au retour d'Irlande, c'est pour une course qui est à l'inverse de ce que fut la sienne jusqu'alors, inverse aussi de celle du soleil, une course qui part de l'Ouest pour finir à l'Est.

La logique interne du récit tristanien et la cohérence du mythe qu'il véhicule ont d'ailleurs fini par faire surgir dans la narration l'image de cette course inversée. Le Tristan de Gottfried assimile en effet Yseut au soleil. Surpassant la beauté d'Hélène antique, l'éclat d'Yseut opère le transfert direct vers l'Ouest du modèle éclatant de beauté. Exclue des translations héroïques de Brutus et de Coryneus, l'Irlande est par contre l'objet d'une *translatio amoris*. Pour Tristan, le soleil ne vient plus de Mycènes, la beauté parfaite et le symbole des amours se lève en Irlande, *si taget hie* (v. 8276). Depuis Dublin, ce nouveau soleil, *diu niuwe sunne* (v. 8280), illumine tous les royaumes (v. 8284-86). Dans ce passage antiquisant, Gottfried prend en fait le contre-pied du sens traditionnel de la *translatio*. La lumière ne vient plus de l'Est, mais du couchant : Yseut succède à Hélène, l'Irlande à la Grèce. Le nouveau soleil se lève à l'Ouest. Il est significatif que cette inversion du sens de la course solaire, qui est une perversion du cycle solaire, soit associée à la perversion des amours du héros : l'amour est par le philtre détourné de son sens comme le soleil de son cours. Issu de l'Ouest et se dirigeant vers l'Est, le soleil suit une course inversée et prend la valeur d'un soleil noir, valeur archétypale d'un dieu solaire qui est en même temps la divinité des ténèbres : c'est le Savitri du *Rig Veda* et le Ho de la Chine, soleil noir qui se rattache au principe Yin, à l'élément nocturne et féminin²¹. Les médiévaux en connaissaient le symbole. Hildegarde de Bingen savait ainsi au XII^e siècle expliquer comment le soleil du cercle noir, celui de la chaleur sans borne et de l'anéantissement, refaisait après son coucher le trajet inversé de sa course diurne, passant d'Ouest en Est sous le disque de la terre pour resurgir ensuite à l'aurore²². La course du soleil d'Irlande est la même que le parcours de ce soleil noir. Ce trajet qui conduit les amants d'Irlande en Petite Bretagne représente pour Tristan la pente nocturne et déclinante de sa carrière, celle du régime nocturne durandien, marqué par les séjours souterrains de la grotte des amants et de la Salle aux images.

21 — G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, PUF, Paris, 1963, p. 84.

22 — Hildegarde de Bingen, *Liber divinorum operum*, in *Patrologia Latina*, éd. Migne, tome 197, col. 820.

Il est significatif que ce retour à l'Est prenne la forme temporelle du retour à l'origine, c'est-à-dire au temps des géants qui créèrent ces grottes et dont Tristan et Yseut reprennent les gestes paradigmatiques dans ce temple de l'amour qu'est la grotte de leur bannissement. Gottfried précisait, à l'instar de Geoffroi pour la Grande Bretagne, qu'il y avait eu d'abord en Cornouailles, avant Coryneus, des géants. Ces figures mythiques que rejoint Tristan enchâssent ainsi l'Histoire de Cornouailles, celle des événements politiques, héroïques et historiques, celle de Rome, des Bretons, des Angles et des Saxons, à laquelle s'oppose la préhistoire des géants. Dans ce second mouvement de sa carrière, Tristan échappe à l'Histoire. Le mythe des amours reprend en effet les traits des mythes et des rituels tels que les connurent les sociétés archaïques et les médiévaux encore en ce temps pré-moderne qui fut le leur. Le Tristan du régime diurne réalisait ses exploits dans un cadre pseudo-historique, mais qui passait pour l'Histoire. Au-delà de ces vicissitudes de l'Histoire, le héros du régime nocturne veut vivre l'être et sort du temps de l'Histoire, précaire, évanescent et illusoire, pour retrouver le temps du mythe²³. Par ce retour aux temps immémoriaux des géants, la contemporanéité de l'Histoire s'efface au profit de l'archaïsme du mythe et des rituels²⁴, tant il est vrai pour les mentalités archaïques qu'il faut mourir à l'Histoire pour vivre l'Être²⁵.

Cette *translatio et renovatio amoris* orientée d'Ouest en Est conduit Tristan et Yseut à la mort en Petite Bretagne. Les amours tristanienues sont ici-bas vouées à l'échec. Il est remarquable qu'à cet échec réponde celui des translations pseudo-historiques imaginées par les Anglo-Normands. Le renouveau politique et dynastique de la Cornouailles est entravé par les amours adultères des deux héros : la Cornouailles et l'Irlande, tout comme la Petite Bretagne de Tristan, sont privées de descendance. La translation bretonne d'Arthur connaissait aussi l'échec, marqué par la trahison de Mordred ; Arthur, après sa conquête de la Gaule, renonce à pousser son expédition jusqu'à Rome et revient précipitamment en Angleterre pour s'opposer à la rébellion et à l'usurpation de Mordred. Ce sera le déclin du monde arthurien. Mordred, fils

23 — M. Eliade, *Initiations, rites, sociétés secrètes*, Gallimard, Paris, 1977, p. 222. Idem, *Images et symboles*, Gallimard, Paris, 1952, pp. 87, 90, 202 et 221-222. Idem, *Le mythe de l'Eternel Retour*, Gallimard, Paris, 1949, p. 67.

24 — J.-M. Pastré, « Les romans de Tristan sont un rituel : vous les lirez comme nous les aurons découverts », in *Im sechsten Jahr des Drachens. Lektüre-Empfehlungen für das neue Jahrhundert*, Kümmerle, Göppingen, 2000, *Göppinger Arbeiten zur Germanistik* 680, pp. 23-42.

25 — M. Eliade, *Le mythe de l'Eternel Retour*, *op. cit.*, p. 172.

incestueux d'Arthur, enlève et courtise Guenièvre. Marc est même trahi en amour par son neveu, presque son fils adoptif, Tristan. Le fils et le neveu ruinent les espérances dynastiques par leur faute sexuelle : Mordred veut aimer la femme de son père, Tristan celle de son oncle. La *translatio amoris* vient à contre-sens contrecarrer la pérennité de la translation corynéenne, elle-même bâtarde et boiteuse en ce qu'elle était issue avant même son déclin de celle qu'elle pensait prolonger : Brutus et Coryneus issus de Rome et non de Troie, parvenus dans les confins insulaires de l'Europe alors que Rome existait encore et dont les descendants d'Angleterre et de Cornouailles eurent à connaître l'occupation et le tribut. Plus ramassé que le temps de l'Histoire, le temps romanesque n'en est que plus dramatique en ce qu'il concentre dans deux générations la fin de l'Antiquité et l'avènement de ce qui sera le Moyen Âge, l'épanouissement et l'échec de deux translations conjointes, enfin l'ascension et le déclin d'Arthur et de Marc.

Jean-Marc PASTRÉ
Université de Rouen